

LE PORTEFEUILLE ROUGE.

(Suite et fin.)



E suis venu avec une curiosité d'autant plus vive, qui m'est absolument impossible de deviner par quel hasard je suis connue de vous, et de quel sujet vous pouvez avoir à m'entretenir.

Le baron prit un ton presque solennel :

— Il s'agit entre nous, mademoiselle, de choses très-graves et desquelles votre avenir tout entier dépend.

— Mon avenir ! répéta Marthe stupéfaite.

— Oui, mademoiselle.

— Comment cela est-il possible ?

— Je vais vous l'apprendre ; mais d'abord armez-vous de fermeté, mademoiselle. Rassemblez toutes vos forces, vous en aurez besoin.

— Vous m'effrayez, balbutia Marthe qui devint très-pâle.

— Rien n'est plus loin de ma pensée. Aucun malheur, aucun péril ne vous menacent, et cependant vous allez ressentir les plus vives émotions.

— Expliquez-vous, monsieur, je vous en prie.

— Avant que je puisse le faire, il faut, mademoiselle, que vous me permettiez de vous adresser quelques questions. Consentez-vous à me répondre ?

— Oui, sans doute. Interrogez-moi, je suis prête.

Remontez dans le passé, mademoiselle, aussi loin que vos souvenirs vous permettront de le faire, et dites-moi ce que vous trouvez tout au fond de votre mémoire.

— Je n'étais nullement préparée à cette question, balbutia Marthe, et...

— Et vos lointaines impressions sont confuses et troublées, acheva Gontran. Personne mieux que moi le comprend, mais je puis vous venir en aide.

— Faites-le donc !

— Quand vous abaissez vos paupières et quand, avec les yeux de votre âme, vous regardez en arrière, ne vous semble-t-il pas entrevoir, à côté de la personne que vous appelez aujourd'hui votre mère, une autre figure de femme, dont les contours sont vagues indécis, presque effacés, pareils à ceux d'un rêve qui s'envole ?

— Marthe ferma les yeux, comme pour obéir à la recommandation de Gontran, et resta pendant un instant silencieuse.

— Eh bien ? lui demanda le baron.

— Eh bien ! répondit-elle, la figure dont vous parlez, une figure blanche, douce et triste, reste dans ma mémoire d'une façon plus distincte que vous ne le supposez. En ce moment même, je la vois.

— Ne vous êtes-vous jamais demandé quelle était cette femme ?

— Oh ! si, monsieur, bien souvent, et plus d'une fois j'ai questionné ma mère à ce sujet.

— Que vous a-t-elle répondu ?

— Ces simples paroles et toujours les mêmes : — *Priez pour elle, mon enfant, elle est morte !*

— Mais son nom ? ne vous a-t-elle jamais dit son nom ?

— Jamais. Ce nom, monsieur, est-ce que vous le savez ?

— Oui

— Voulez-vous me l'apprendre ?

— Je le veux et je le dois : cette femme s'appelait la comtesse Léonie de Kéroual.

— La comtesse de Kéroual, répéta Marthe ; je ne l'oublierai pas. Mais, entre cette grande dame et une humble fille comme moi, quels rapports ?

— C'est en ce moment, mademoiselle, que vous allez avoir besoin de dominer votre émotion.

— Je suis forte, monsieur ; parlez.

— La comtesse Léonie de Kéroual était votre mère.

Marthe attacha sur le baron un regard presque égaré, et pendant une seconde elle parut véritablement très-émue ; mais elle se remit aussitôt, un sourire vint à ses lèvres et elle répondit :

— Vous êtes dans l'erreur, monsieur ; et quelque circonstance, que je ne connais pas, vous abuse. Ce que vous venez de me dire est impossible.

— Pourquoi donc ?

— Parce que je me nomme Marthe Rosier.

— Vous vous appelez Marthe de Kéroual, je l'affirme, et j'en donnerai la preuve positive, convaincante, irrécusable.

— Eh ! monsieur, si ce que vous affirmez était réel, comment se ferait-il.....

Marthe s'interrompit.

— Que Périne la saltimbanque, et son mari, vous ayant caché votre situation réelle et fait passer pour leur enfant ? acheva Gontran.

— Oui.

— Je vais vous le dire, mademoiselle, et c'est un bien triste, bien douloureux récit que vous allez entendre. Heureusement, il sera court. La comtesse de Kéroual, depuis la mort du comte, votre père, menait, au fond d'une province, une existence solitaire dans un château très-isolé. Hiver comme été, elle vivait là, avec sa fille, une enfant de trois ans. Quoique la comtesse fût riche, elle n'avait autour d'elle qu'un petit nombre de serviteurs. Deux de ces derniers, le mari et la femme, l'une femme de charge, l'autre garde-chasse, possédaient toute confiance. Un soir, la comtesse fut trouvée morte. Les deux valets privilégiés avaient quitté le château, emmenant avec eux l'orpheline. On chercha vainement leurs traces et l'on se confondit d'abord en conjectures sur les motifs de cet étrange départ, qui ressemblait si fort à une fuite. La justice s'en émut. Une perquisition immédiate permit de constater la disparition de tous les titres de la fortunée de Mme de Kéroual. L'opinion publique accusa les valets fugitifs. Ces valets, soupçonnés du triple crime d'assassinat, de vol et de rapt d'enfant, étaient Périne et son mari.

Marthe frissonna et devint d'une pâleur livide.

— Ah ! ce serait horrible ! s'écria-t-elle.

Puis eile ajouta, avec une expression d'incrédulité résolue :

Mais, heureusement, c'est insensé !